



INABA Mayumi

LA PÉNINSULE AUX 24 SAISONS

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu



Éditions
Philippe Picquier

INABA Mayumi

LA PÉNINSULE AUX 24 SAISONS

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

20 ans avec mon chat

Titre original : *Hantô e*

© 2014, Yuji Hirano

All rights reserved.

First published in 2011 in Japan by Kodansha Ltd., Tokyo.

Publication rights for this French edition arranged through
Kodansha Ltd.

© 2018, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1340-4

Des choses de la mer arrivent sur le rivage. Où vont-ils, ces êtres vivants dont on peut percevoir le mouvement lorsqu'ils traversent furtivement la forêt qui fait suite à l'estuaire ?

Je me suis légèrement soulevée pour tendre l'oreille. Le bruit était semblable au froissement des feuilles mortes sur le sol. C'étaient peut-être les crabes ou les tortues dont parlait madame Kawahara.

L'an dernier au printemps, tandis qu'elle cueillait le colza du champ qui se trouve en prolongement de son jardin, elle m'a dit : « Les tortues ont élu notre jardin pour pondre. Quand vient l'été, les œufs roulent sur le gravier des parterres de fleurs. Si on y prête attention, on peut voir les bébés tortues, tassés les uns contre les autres. Ils passent par les conduites d'eau de la route pour retourner à la mer. A peine nés, ils savent déjà le chemin qui conduit à la mer ! Peut-être comprennent-ils qu'ici ils n'ont rien à craindre des voitures... »

— Je n'en reviens pas ! Des tortues qui pondent leurs œufs ailleurs que sur le rivage ?

— Les crabes aussi, vous savez. L'été, au moment des grandes marées, les femelles descendent d'un même mouvement vers la mer pour la ponte. C'est

un défilé impressionnant ! Il paraît qu'on les appelle les Pincés rouges. Et tenez-vous bien, ces crabes qui ont grandi dans l'océan reviennent ici à l'automne. Tout de même, aller lâcher ses œufs dans la mer ! Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils aiment se compliquer la vie ! »

N'ayant jamais été témoin d'un tel va-et-vient entre la mer et la terre, j'ai songé que j'aimerais bien voir un jour ce spectacle de mes yeux.

L'oreille tendue, je me suis efforcée d'écouter la profondeur de la nuit. Ce glissement furtif, étaient-ce les crabes en route vers la mer pour pondre leurs œufs ? Mais non. Ce serait pour plus tard. Les tortues alors ? A moins que ce ne soit simplement le frémissement du vent ?

Je me figurais aussi que c'étaient des huîtres qui passaient sous la maison à la queue leu leu pour se transporter d'une plage à une autre. Comme il était amusant d'affubler de pattes inutiles les mollusques agrippés aux rochers et de les imaginer en train de défiler !

Ces huîtres imaginaires à la démarche rapide ne quittaient pas mon esprit. Si, mine de rien, je les excitaient du doigt, elles rampaient sur le sol. Tout en lançant un jet d'eau, elles circulaient en famille, au complet. Leur mouvement était maladroit, c'était une progression sans grâce, j'allais jusqu'à me demander si elles réussiraient à parvenir au rivage qu'elles s'étaient promis d'atteindre. Refusant de servir de hors-d'œuvre à la table des hommes, tentaient-elles de s'échapper pour un temps bref ? Les fantaisies de mon imagination me rendaient les idées claires au réveil.

Si je racontais à mes voisins que je dressais l'oreille dans mon lit au lever du jour pour sentir la présence de ces êtres vivants qui montent de la mer, j'aurais droit à des éclats de rire francs ou étouffés.

« Enfin, voyons, les huîtres ne bougent pas! Elles passent toute leur vie au même endroit. Se déplacer? Les huîtres? Impossible! Et selon vous, elles auraient quelle tête? » se moquerait sans doute monsieur Kurata.

« Bon, admettons. Un défilé d'huîtres... Ce qui serait bien, c'est qu'elles viennent jusque sur notre table! » Ça, c'est sans doute ce que dirait madame Kawahara. *Hahaha, ufufu.*

Les rires qui fusaient m'empêchaient de me rendormir, et j'ai tourné le bouton de ma lampe de chevet.

J'ai ouvert les volets, à l'est, le ciel s'éclairait. Cinq heures du matin. Encore une demi-heure, et le ciel serait paré de nuages violets et roses. Comme il faisait encore frais, j'ai passé un gilet léger sur mon pyjama. Je suis sortie sur la terrasse et j'ai regardé attentivement le chemin qui descend vers la mer. Il n'avait pas un mètre de large, il était couvert de feuilles mortes, rien ne bougeait nulle part. Quel était donc ce bruit que j'avais entendu, comme un passage furtif?

Levant la tête, j'ai senti au milieu des arbres l'attente du matin. Sans doute un oiseau à lunettes ou un rossignol. Je ne savais pas où ils avaient fait leur nid, mais c'était un bruit différent du bruissement des feuilles ou des branches. Peut-être était-ce le frémissement des ailes des oiseaux qui parvenait à mon cerveau encore dans les brumes du sommeil.

Bientôt, un peu partout dans la forêt, le bleu du ciel traverse les branches. La lumière qui se glisse entre les arbres s'est teintée d'or clair.

Au même moment, du fond de la forêt, est monté le chant plein d'entrain des oiseaux. Au milieu de tous ces chants, on pouvait entendre quelque chose comme *rikka, rikka, pîû*. Au fait, aujourd'hui, c'est *rikka*, le commencement de la saison chaude.

Un mois déjà s'est écoulé depuis que j'ai quitté Tôkyô, déjà un mois depuis mon arrivée dans la péninsule.

Je me lève et je me couche au gré de mon humeur.

Ce matin au petit déjeuner, j'ai mangé du pain et des confitures maison ainsi qu'une soupe riche en légumes. J'ai débarrassé la table, fait la lessive et mis à aérer les futons. Après, je me suis promenée dans la forêt. C'est devenu une habitude du matin. J'enfile des bottes, je prends mon sac à dos. Je me dirige vers les taillis sombres qui envahissent tout et je descends le versant du jardin qui conduit à la mer.

Derrière moi il y a la grande bambouseraie des Kurata et ma petite cabane. La maison des Mochizuki qui viennent de temps en temps d'Osaka. De l'autre côté, celle des Hiraoka qui font le voyage de Nara tous les deux ou trois mois. Plus loin, la maison et l'atelier des Tachibana, qui travaillent la teinture végétale et qui sont une valeur sûre du lieu, car le couple est installé ici depuis longtemps. Après, on trouve la maison des Kawahara, un autre couple de résidents. Lui est un ancien cadre supérieur d'une usine à papier.

Les propriétés ont quelques centaines de mètres carrés de terrain, on y respire à l'aise. Les habitants

ont entre soixante-cinq et quatre-vingts ans, ils sont venus s'établir dans la région après leur retraite.

Ils cultivent leur jardin, font pousser des légumes et des fruits, vont jouer au golf ou nager à la piscine municipale s'ils se sentent en forme, le reste du temps, ils le passent chez eux. La seule maison qui s'anime une ou deux fois par semaine, c'est celle des Tachibana, qui donnent des cours de teinture dans l'atelier. Les jours où viennent les élèves, on entend les rires déferler.

Ma maison est à l'extrémité du hameau. Elle a été bâtie sur un terrain en pente qui a la forme d'un V. L'asphalte de la route va jusque devant la maison, avant de s'interrompre brusquement là où commence la pente. L'électricité et l'eau arrivent jusqu'à la cabane. Bref, je suis au point limite du strict nécessaire à la vie quotidienne. Au-delà, pour la voiture, un chemin de campagne où l'on peut tout juste passer. En général, je suis seule à emprunter ce chemin qui conduit à l'estuaire.

En bas de la pente, sur le côté gauche, une vaste forêt, à droite, un terrain marécageux et des champs à l'abandon.

« C'était un joli chemin, vous savez ! On découvrait la mer, le chemin était bordé de violettes et de bleuets, sans parler de toutes sortes de fleurs des champs dont je ne connais pas le nom. Les rizières s'étendaient jusqu'à la mer. On voit de temps en temps dans les magazines des photos de paysages comme ça, vous voyez ce que je veux dire, des rizières d'un vert dense, comme des blocs de vert, comme le front d'un visage, oui, quelque chose dans ce genre. L'automne, il y avait plein de cèpes des pins, des *shimeji* aussi, et quand j'étais gosse, j'allais souvent en ramasser. Je me

rappelle, les *matsutake*, on en mettait dans le *sukiyaki*, il y en avait plus que de lamelles de viande de bœuf ! C'était la belle vie, vous pouvez le dire ! »

Quand j'ai acheté de la terre pour aménager des plates-bandes de fleurs, le pépiniériste est venu dans sa petite camionnette me la livrer et il m'a raconté ces quelques souvenirs sans quitter du regard le chemin en pente, avec cette intonation douce qui est une particularité des gens du coin. A présent, les arbres ont tellement grandi qu'ils cachent la mer, et les champignons ont disparu. Les rizières qui descendaient en terrasses jusqu'à la mer ont été délaissées à partir des années 1960, et le paysage a repris son allure d'origine.

Les terres dont personne ne s'occupe sont en friche. Ne poussent que des verges d'or et des carex, des roseaux, des taillis de bambous et des arbres de toutes sortes qui prisent l'humidité. Le marécage est bordé de plantes caméléons et de massettes, et on a beau les arracher, elles repoussent à l'infini.

La rizière d'environ cent vingt mètres carrés qui s'étend en bas de la maison est devenue un marécage elle aussi, et s'il n'y a pas d'odeur de pourriture ou de vase, c'est parce qu'en plusieurs endroits jaillit de l'eau de source qui coule en permanence. L'eau se faufile au pied des bambous de haute taille et des carex avant d'achever sa course dans l'estuaire plus bas. Seule l'eau est capable de survivre à une course à travers un terrain laissé à l'état sauvage.

Au-dessus de ma tête, le bavardage incessant des oiseaux se mêle aux rayons de soleil qui percent le feuillage. C'est un temps idéal pour se promener, une belle lumière qui n'éblouit pas. Mon pas se fait de plus en plus rapide. Là-bas, c'est le petit estuaire, au bout du sentier qui file à travers ce qui était autrefois

un paysage de rizières en terrasses. En marchant tout droit, il ne faut pas plus d'une dizaine de minutes, mais je m'arrête souvent, intriguée par des arbres qui ne me sont pas familiers, cherchant malgré moi à découvrir l'emplacement des nids.

Le premier endroit où je passe pour me rendre à l'estuaire est un petit pont en bois qui sert de limite au terrain en forme de V. Trente centimètres de large, un mètre cinquante de long. Il est constitué de deux solides planches entourées de cordes. Elles servent à renforcer le bois pour l'empêcher de casser. Il y a plusieurs années qu'on a installé ce pont au-dessus d'une rigole naturelle qui canalise l'eau de pluie. A l'origine, c'était une bibliothèque que mon père s'était fait faire spécialement pour son bureau. Mon père qui est mort en 1964. Il y a environ huit ans, il avait été décidé de reconstruire la maison de ma mère et de se débarrasser des vieux meubles, des portes et de tout ce qui ne pouvait plus servir. Ma mère ne cessait de poser sur toutes ces choses un regard découragé. Particulièrement sur la bibliothèque, s'exclamant avec regret: « Quel dommage, tout de même! Rends-toi compte, ce bois, c'est du cyprès. Et dire que cela ne servira plus. Quel gâchis! Jeter un si beau meuble! » Mon père était professeur d'anglais et je me souviens qu'il alignait sur les rayons les livres occidentaux qu'il aimait. On avait ôté les livres, le bois où ils étaient restés pressés les uns contre les autres avait conservé sa couleur naturelle, mais avait pris à l'extérieur un ton noirâtre. Témoin de la déception de ma mère, la tristesse m'avait gagnée, si bien que j'avais décidé de me charger du meuble. Mais quand j'ai pris la décision de le transformer en pont, j'ai eu un mal considérable à démanteler les étagères, tant le bois était épais et la

construction soignée. En contrepartie, la solidité des planches était sans égale.

« C'est vraiment bien ! s'est félicitée ma mère quand elle est venue.

— Oui. Et tu sais, on peut traverser facilement, en toute tranquillité.

— C'est Yukio !

— Comment ?

— Mais oui, le nom du pont, tu comprends. Le pont va s'appeler Yukio ! »

Yukio. C'était le nom de son mari, que la maladie avait enlevé à l'âge de quarante-trois ans, mon père. La couleur ambrée du bois se fondait dans le paysage, et sans trop m'expliquer pourquoi, il me semblait que le pont jouait le rôle de dieu protecteur des lieux.

Les tuiles noires qui couvraient le toit de la maison maternelle, la pierre servant à presser les condiments qui se trouvait dans un placard de la cuisine ainsi qu'un pot en faïence et quelques tuiles décoratives, une petite vasque, et j'en passe, tout cela a échoué dans la maison de la péninsule. Les tuiles noires ont servi de bordure aux plates-bandes, la pierre de la cuisine est devenue une dalle, le pot en faïence et les tuiles décoratives se sont transformés en abreuvoirs destinés aux oiseaux, quant à la jarre, je m'en sers pour disposer des fleurs devant l'entrée.

Il a fallu un certain temps pour que toutes ces choses qui venaient de la maison familiale trouvent leur place, mais à la différence des objets en plastique ou en simili-bois qui souvent ne font que jurer, ils ne détonnent pas. Parmi eux, c'est la bibliothèque transformée en pont qui s'est le plus rapidement fondue dans le paysage, sans parler de son indéniable utilité. Toutes mes journées commencent par la traversée de

ce pont. On rejoint la forêt et la baie bien plus rapidement qu'en passant par la route au-dessus qui dessert le hameau. Quand je franchis le pont Yukio, je suis soudain enveloppée d'ombre. Chênes, pins, cryptomères, rhododendrons, cléthres à feuilles d'aulne foisonnent autour du sentier sombre où je peux tout juste me frayer un passage, avec l'impression d'un voyage instantané entre le monde lumineux que je laisse derrière moi et celui de l'ombre où je pénètre.

Je m'arrête un moment. Il me semble soudain sans intérêt d'aller directement à l'estuaire et, changeant d'avis, je décide de m'y rendre en passant à travers la forêt. Le terrain est loin d'être nivelé, et tout en se retenant aux branches des arbres pour monter ou descendre, on fait des rencontres inattendues. Le lichen bleu-vert qui recouvre les troncs, dont les formes tout en finesse et gonflées d'eau ne lassent pas le regard, ou les toiles que des araignées géantes ont tissées entre les arbres. Les branches qui mêlent leur feuillage jouent le rôle de parapluie, et quand il pleut, on passe sans se faire mouiller ou presque.

Aujourd'hui, il fait beau. Un peu partout, les rhododendrons brûlent d'un rouge vif. J'avance, tantôt écartant les branches, tantôt ramassant les fruits tombés des arbres, dans la forêt où l'air même semble vert. Noix et noisettes, que sais-je, vont gonfler les poches de mon pantalon. Les feuilles au dessin mystérieux, je les insère dans le guide des fleurs des champs que j'ai mis dans mon sac à dos.

Quand je parviens à l'estuaire enserré entre des rochers, je suis en nage. Au-delà des cabanes des éleveurs d'huîtres, le bleu de la mer s'étend à perte de vue. Est-ce un pluvier, un oiseau traverse le ciel d'un vol tranquille. Les ailes légères, les oiseaux volent avec

sagesse. Nul bruit. Le ciel où rien ne passe pare l'estuaire d'une beauté paisible.

Il y a un mois à peine, je vivais dans un studio au bord de la baie de Tôkyô. De mon balcon situé au quatrième étage d'un immeuble de dix, je voyais tous les jours la masse terne des bâtiments gris et les quatre voies de la route nationale qui passe en bas. Les voitures qui roulent de jour comme de nuit, les cris des enfants qui montent de l'école et du collège non loin, à longueur d'année le bruit incessant des travaux qui retentit sur une route ou une autre, les sirènes assourdissantes des ambulances et des voitures de police, le vacarme des motos qui foncent tous les soirs en direction des digues de la baie... De la fin de la saison des pluies jusqu'à l'équinoxe, la réverbération luisante de l'asphalte. Tout cela était mon quotidien, le quotidien de Tôkyô qui m'était devenu familier.

Je suis arrivée ici au moment où l'effervescence de l'équinoxe de printemps venait de prendre fin.

J'avais décidé de faire une pause, sans savoir si c'était pour six mois ou pour un an.

N'avais-je rien oublié? Le dos appuyé sur le siège du TGV, j'ai passé en revue les choses une par une. J'avais fait connaître mon changement d'adresse pour le courrier ou les livraisons de colis. J'avais mis fin à mon abonnement au journal. J'avais vidé le frigidaire, pris les sachets de nourriture du chat, le bol d'eau aussi. J'avais noté sur un papier comment on pouvait me joindre, en demandant au gardien de me prévenir en cas d'urgence et en précisant bien que je pouvais rentrer aussitôt. J'avais mis les plantes du balcon dans un carton que je m'étais fait envoyer, je n'avais pas oublié de fermer le gaz et l'eau. Carte de

Sécurité sociale, passeport, livret bancaire, cartes de crédit, tout avait pris place dans un coin de mon sac.

Quant à mon travail, il me suffirait d'accepter ce que je pourrais mener à bien sur la presqu'île. J'avais prévenu la petite maison d'édition avec laquelle j'étais en relation depuis de longues années, ainsi que le responsable éditorial qui s'occupait de moi, en disant avec nonchalance que « je ne partais pas à l'étranger, je n'allais pas bien loin ». De Tôkyô, il fallait environ cinq heures pour atteindre cette péninsule située dans la préfecture de Mie. Si un imprévu surgissait, je pouvais être de retour dans la journée.

J'avais pris avec moi mon ordinateur, un minimum de vêtements de rechange, quelques dizaines de livres, plusieurs disques que j'avais l'habitude d'écouter. Mon seul compagnon était mon chat, un mâle âgé de onze ans, qui partageait ma vie. Comme nous étions ensemble depuis plus de dix ans et que je l'avais toujours emmené avec moi quand je venais sur la presqu'île, il était habitué à voyager en train, TGV ou train ordinaire des lignes privées. De temps en temps, mais c'était très rare, il miaulait à mes pieds pour me dire « Dépêche-toi de me sortir de là ! », mais il finissait toujours par se tenir tranquille, immobile dans son panier.

C'était la première fois que je m'éloignais pour longtemps de la capitale. J'étais un peu inquiète quand je pensais à l'incertitude de la vie qui m'attendait, en même temps, je me rappelais l'optimisme qui m'animait au moment où j'avais quitté ma province natale pour venir à Tôkyô. Je me disais alors que tout se passerait bien, oui, ça irait, je me débrouillerais. Je n'avais qu'à m'habituer à la nuit lumineuse de la ville que les néons rendent aveuglante, moi qui

arrivais de la campagne où profondes sont les ténèbres. Cette fois, je me disais que c'était le contraire. Je ne faisais que quitter des nuits claires pour m'habituer de nouveau à l'obscurité. Je m'accoutumerais sans doute tout de suite. La distance n'était que de cinq cents kilomètres.

Dans le paysage qui s'offrait maintenant à mon regard, il n'y avait presque rien d'artificiel, sinon les poteaux électriques destinés à conduire l'électricité aux cabanes des ostréiculteurs. Il n'y avait que la forêt, une succession de plages, et des falaises sans nombre, d'un gris teinté de rouge.

Les falaises. La première chose qui m'est devenue familière, ce sont les falaises qui hérissent le paysage de leurs aspérités.

Chaque fois que je les vois, je me rappelle que je me suis lourdement trompée et je ne peux m'empêcher de rire. En effet, j'ai cru pendant longtemps que le sol de la région était fragile, peu fiable. Qu'il datait de la fin de l'ère Paléozoïque et était constitué de vieilles strates.

Il n'en est rien. C'est grâce à un livre découvert par hasard dans une bibliothèque à Tôkyô que j'ai compris mon erreur.

A cette époque, mon travail consistait à classer les manuscrits d'un vieux chercheur et collectionneur de pierres qui avait publié à compte d'auteur un livre intitulé *La Vie des pierres*, qui regroupait des textes écrits sous la dictée. Il était quelque part question de strates où on découvrait des pierres inestimables. Comment, quoi, les pierres variaient selon les sols? Cette découverte me passionnait, je parcourais au petit bonheur des livres de géologie, et j'ai fini par tomber sur un volume qui traitait de la question.

J'avais envie de savoir sur quel sol se trouvait ma cabane de la presqu'île de Shima, je voulais connaître le nom de ces strates crayeuses, sèches et friables, et mon regard se portait sur tous les éléments qui composaient mon environnement naturel. C'est ainsi que j'ai mis la main sur un document qui indiquait tous « les endroits stabilisés pour empêcher les mouvements de terrain ainsi que les zones à risque ». Tandis que machinalement je comparais les deux textes, j'ai failli pousser un cri. Les couches stratigraphiques qui constituaient la péninsule n'étaient nulle part classées comme zone à risque. Alors que la ville de Toba, pourtant juste à côté, ainsi que le sud d'Ise, étaient signalés en plusieurs endroits comme dangereux, on ne faisait pas état de la presqu'île. Moi qui étais persuadée du contraire!

Était-ce bien vrai? Sans pouvoir m'empêcher de conserver des doutes, je lisais en retenant mon souffle ces noms qui ne m'étaient pas familiers, les listes des ères géologiques. La zone à risque située dans l'agglomération de Toba appartient au Paléozoïque, période des roches vertes de Mikabu, le sud d'Ise au Permien et au Carbonifère de la couche Chichibu. *Paléozoïque, roches vertes de Mikabu, Permien, Carbonifère, couche Chichibu...* Autant de noms qui m'écorchaient la gorge comme des textes de sùtras.

Le sol de la péninsule de Shima était formé de quatre couches qui remontaient du Crétacé au Jurassique de l'ère Mésozoïque, couches Izumi, Ryôseki, Torisu et Shimantô. Crétacé, Jurassique, ça, je connais. L'apparition des ammonites et des dinosaures, des mammifères marsupiaux et des reptiles, des premières plantes à fleurs, les plantes ligneuses comme les fougères faisant place aux angiospermes.

Le genre humain n'a pas encore fait son apparition et l'image d'une Terre encore inachevée traverse fugitivement mon esprit. La nomenclature qui suivait avait des échos plus doux, sans que je puisse dire pourquoi. *Couches Izumi, Ryôseki, Torisu, Shimantô*. Les noms résonnaient avec une tonalité plus tendre que je ne m'expliquais pas.

J'ai appris aussi que cette région était née suite à des soulèvements de l'écorce terrestre qui avaient entraîné un retrait de la mer. Ainsi donc, l'endroit où je me trouvais était une terre enfouie à l'origine sous l'océan. J'avais du mal à imaginer ce qui s'était passé cent millions d'années plus tôt, en revanche j'étais capable de capter l'image de roches blanches et nues saillant un peu partout. Simultanément, les termes tels que Crétacé, Jurassique sonnaient agréablement à mon oreille avant de s'infiltrer en moi comme des mots familiers. Quand je songeais au royaume des ammonites et des dinosaures que j'étais tentée de considérer un peu comme des ancêtres, le souffle de l'ère Mésozoïque faisait frémir ma sensibilité. Ce qui était apparu sur la Terre dans les premiers temps de la vie, tout ce qui avait résisté au-delà du diastrophisme, voilà ce qui faisait que je me tenais debout sur mes deux jambes ! C'était tout bonnement extraordinaire ! En creusant le sol, qui sait si de précieux fossiles ne feraient pas leur apparition ! Une excitation joyeuse me faisait battre le cœur.

J'ai retourné la carte et j'ai remarqué que la péninsule ressemblait à un oiseau au long cou en train de se lisser le plumage. Comme l'extrémité d'un cadenas s'arrondissant vers l'intérieur, la presque île est semblable à un bastion qui protège la baie. Ma petite maison se trouve exactement sur le bord du col de l'oiseau. « Le

terrain est en prolongement de la falaise, il n'a sûrement pas la moindre solidité et doit être prêt à s'effondrer comme un rien ! » Cette conviction qui était la mienne jusque-là a volé en éclats à cette lecture.

Quand j'y pense, c'est un court voyage effectué il y a une quinzaine d'années qui est à l'origine de ma décision de construire une maison sur la péninsule de Shima. Je m'étais égarée sur le rivage qui n'en finissait pas, un bord de mer qui mordait dans la forêt, et j'avais marché une bonne demi-journée. Cette fois-là, quels que soient le cap ou l'estuaire où je me trouvais, mon regard, inmanquablement, rencontrait des falaises blanches et sèches. Les racines violemment tordues des pins qui se penchaient vers la mer, les chênes-lièges qui s'agrippaient à la pente, le vert des arbres et le bleu de la mer qui se confondaient, l'ensemble était d'une beauté saisissante. Le sol qui portait le poids de tous ces arbres, les falaises qui laissaient deviner les strates géologiques qui les constituaient, tout me séduisait.

A moins que... oui, mon moi d'alors était sans doute plein d'ambiguïté. Je traversais une période troublée. J'avais quitté un homme, j'avais perdu une amie précieuse, ma vie glissait au gré de la monotonie des journées qui s'écoulaient sans trouver d'issue. Je voulais fuir, n'importe où, mais fuir. C'est à ce moment-là que j'ai fait la rencontre des falaises, ces blocs de matière indéfinissable, qui ne portent pas la moindre odeur humaine.

Je regarde autour de moi, tout n'est que falaises. En plus, à force d'être exposées au vent de la mer, elles sont pour la plupart déchiquetées, comme en lambeaux. Comme elles sont vides de désirs, comme elles sont sans aménité ! C'est cela qui m'a fascinée.

Ces falaises que personne ne regardait m'ont apporté le calme. Et pourtant... Je me prenais à murmurer.

« Tout de même, je m'emballe facilement! Moi qui m'étais persuadée à la légère que c'était là la spécificité de la roche! Je me faisais des reproches, j'aurais voulu m'excuser. Mais il était trop tard. A cette époque, mes yeux ne voyaient que les déchirures. Vous comprenez, n'est-ce pas, ce désir de s'identifier à quelque chose... »

Pour autant, mon amour des falaises ne s'est pas refroidi, la pensée que cette terre avait survécu depuis la nuit des temps a renforcé davantage encore mon attachement à la péninsule.

Quand un soir d'automne, il y a deux ans, j'ai senti une violente secousse qui a fait osciller la maison, je me suis sentie curieusement confiante. D'ailleurs, cette maison étonne toujours ceux qui y viennent. Les pilotis enfoncés sur le terrain en pente, le soubassement en béton qui supporte là-haut la construction proprement dite, suscitent l'inquiétude générale. Tous s'accordent à dire quand ils lèvent les yeux vers la maison: « Vraiment, c'est une habitation dangereuse! Construire sur un endroit en pente, à flanc de terrain, ça devrait donner à réfléchir, tout de même! En plus, ce n'est pas une petite affaire pour monter et descendre! »

Une femme seule qui arrive avec insouciance de Tôkyô et se fait bâtir une maison sur un terrain resté en plan... Sans aucun doute, cela avait contribué à éveiller la curiosité et une certaine suspicion.

Au rez-de-chaussée, une salle de séjour de vingt mètres carrés environ et une pièce japonaise de six tatamis, en haut une pièce occidentale d'une dizaine de mètres carrés avec un plafond tout en hauteur.

De l'extérieur, la maison a l'apparence d'une lame de couteau. Mais la solidité du sol de cette région qui n'est pas concernée par les dangers d'un glissement de terrain m'a permis de rester indifférente à toutes les mises en garde, moi qui étais persuadée que les soubassements sur lesquels elle reposait étaient comme du caoutchouc de terre visqueuse. Quand la terre a tremblé, j'ai pu garder mon calme en attendant que cela passe. La lampe suspendue à une des poutres de cyprès encadrant le plafond a dessiné des cercles légers comme l'ébauche d'un rire. Elle a oscillé d'abord à droite, avant de trembler du côté gauche. Puis est venu s'ajouter un mouvement vertical, et les petites vagues ont formé un cercle qui s'est évanoui lentement.

On dit que les secousses viennent après coup.

Viendra, viendra pas ?

J'ai ouvert en grand la baie vitrée et regardé la pente depuis la véranda. De l'obscurité montait le chant retentissant des insectes, on avait l'impression que leurs voix jaillissaient du milieu de la terre. Malgré le tremblement de terre qui venait d'avoir lieu, les arbres étaient retournés à leur profond silence. Nul bruit, nul froissement de feuilles, nul grondement du sol. Un silence étrangement dense régnait.

C'est depuis ce moment. Quand on me disait : « Ah bon, vous allez là-bas pour quelque temps ? Au lieu de vous y installer, vous ne feriez pas mieux de continuer à faire des allers et retours ? Que signifie ce changement d'état d'esprit ? », je répondais : « Vous comprenez, le sol m'appelle. C'est un sol tout nu, mais tellement fort... » J'aurais pu tout aussi bien dire que je répondais à l'appel du Crétacé et du Jurassique. L'un comme l'autre auraient fait l'affaire. Je m'amusais de

voir la mine effarée de mon interlocuteur, ou encore son refus pur et simple de comprendre.

« L'appel des strates, dites-vous? C'est un motif que j'ai du mal à saisir. Sans oublier que Tôkyô doit être bien plus pratique pour votre travail, non? »

Je me rendais bien compte que je ne savais pas me montrer convaincante. D'ailleurs, dès le début, lorsque j'étais revenue d'un voyage il y a une quinzaine d'années et que j'avais décidé de faire construire une petite maison dans la péninsule, je m'étais demandé comment justifier aux yeux de mon entourage mon attitude irréfléchie. Oui, voilà, c'est parce que les falaises m'ont envoûtée. Oui, voilà, je n'arrive pas à oublier ces formes pouvant à tout moment se briser. D'ailleurs, au fond, une cachette n'est-elle pas plus séduisante si elle est située dans un endroit surprenant?

Au fur et à mesure que j'alignais ces raisons pour le moins équivoques, j'ai fini par me lasser de ma propre irresponsabilité. Bientôt, j'ai décidé de faire la fière en déclarant: « Puisqu'il s'agit d'une cachette, je n'ai pas besoin d'en parler à qui que ce soit! » et j'ai pris l'habitude de me rendre toute seule dans la péninsule.

Une seule journée suffisait pour que je me sente purifiée par le vent qui me pénétrait. Cette journée, parfois une semaine en été où je m'échappais de Tôkyô, créait un temps de repos teinté de mystère. Dans mon bureau, le répondeur faisait savoir que j'étais absente. Je ratais peut-être quelque chose d'important (un travail lucratif ou un repas avec des amis), mais par ailleurs je goûtais pleinement la joie que m'apportait précisément le fait d'être absente. Il est possible que cette joie m'ait donné l'envie de vivre quelque temps dans la péninsule, comme un prolongement de cette plénitude.

Que je sois là ou non, les jours se suivaient et se ressemblaient. On ne se préoccupait pas de ma présence ou de mon absence. Quelle nécessité me faisait être là où j'étais? Que gagnais-je à rester à Tôkyô? Je ne trouvais pas de réponse, et la question avait fini par se transformer et prendre une forme nouvelle qui m'incitait à penser: « Une fois que la décision sera prise, les choses s'arrangeront. J'arriverai bien à me débrouiller! »

Cependant, je continue de m'étonner d'avoir pu rester si naïve pendant trente ans! Jusqu'à ce que je finisse par posséder une maison sur la presqu'île, je n'ai jamais cessé de croire que le seul endroit où je pouvais vivre, le seul endroit qui m'était nécessaire, c'était Tôkyô. Je le disais souvent à mes amis. Tôkyô est merveilleux. Pas question de m'en éloigner! Je m'y sens à l'aise. Les gens ont tous l'air de touristes. On se croise, et c'est tout. Il n'y a personne pour se retourner sur vous, état d'esprit qui correspond parfaitement à ma sensibilité. J'étais prête à faire le deuil de mon pays natal si c'était pour vivre à Tôkyô.

Quand je suis arrivée dans la capitale en compagnie de l'homme avec qui j'avais fait ma vie, je n'avais pas encore trente ans, je lui ai sauté au cou et je me suis écriée avec enthousiasme: « C'est fantastique! Tout ce monde! Toutes ces choses! Il va falloir commencer par retenir le plan du métro! »

Nous louions dans la banlieue de Nagoya, presque la campagne, une maison entourée de rizières, et même si, le soir, les nouvelles habitations s'allumaient çà et là, j'ignorais les lumières des grands immeubles. Ce qui est bien connu à Nagoya, ce sont les galeries marchandes souterraines et les avenues